

## CHAPITRE X

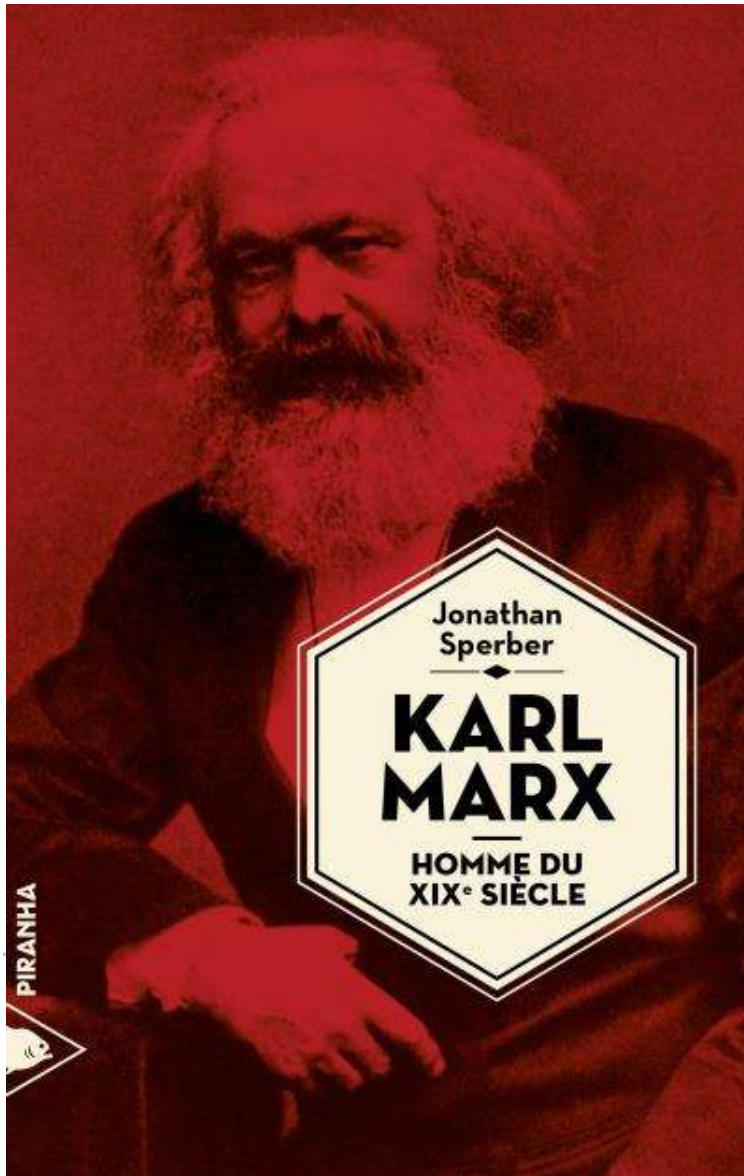
# LE THÉORICIEN

Jonathan Sperber

Karl Marx, homme du XIX<sup>e</sup> siècle, Piranha, 2017

En deux décennies, entre 1850 et 1870, Marx mûrit ses théories philosophiques, sociales et économiques. Quand on y pense, on imagine un universitaire barbu, plongé des heures durant dans de gros volumes au British Museum ; mais les recherches théoriques de Marx devaient généralement s'insérer au milieu d'activités bien plus chronophages : l'action politique des exilés, le journalisme, l'AIT, l'esquive des créanciers et les maladies graves ou mortelles qui frappèrent ses enfants, sa femme, et, depuis que sa maladie de peau s'était déclarée en 1863, lui-même. Trop souvent, les travaux théoriques de Marx devaient être interrompus pendant des mois d'affilée ou relégués à des heures indues de la nuit.

Même sans ces détours, Marx avait toujours tendance à travailler lentement et à se corriger constamment et il avait du mal à coucher sur le papier la forme définitive de sa pensée. Il n'est donc pas surprenant qu'il n'ait jamais développé la critique de la société et des disciplines intellectuelles qu'il avait prévue pour la première fois en 1845. Les résultats de ses réflexions théoriques sont frustrants à interpréter, mais, selon les disciplines, pour des raisons opposées. Ce que Marx a écrit après 1850 sur la philosophie, la société et l'histoire est resté fragmentaire : ce sont des bribes d'articles ou des suggestions de reportages, des passages significatifs dans des polémiques politiques ou des traités économiques. Bien qu'on trouve à l'occasion des allusions à des plans, il ne produisit jamais d'ouvrage théorique de grande ampleur, ce qui conduisit les commentateurs et les interprètes à focaliser leur attention sur les manuscrits de 1840 – incomplets, mais au moins substantiels. Le problème des écrits sur l'économie est au contraire qu'ils sont trop nombreux. Deux livres furent publiés du vivant de Marx : *Critique de l'économie politique* en 1859 et le premier volume du *Capital* en 1867. Ce dernier, comme le sait quiconque l'a tenu en main, est très long et très dense. En plus de ce qui est imprimé, Marx laissa une énorme



quantité de manuscrits sur l'économie, qu'Engels mit en ordre et publia comme les deuxième et troisième volumes du *Capital*. D'autres manuscrits sur l'histoire de l'économie politique furent publiés plus tard sous le titre *Théorie de la plus-value*. Mais réduire la masse des textes écrits à la main, même en trois gros livres, supposait de laisser à l'écart un grand nombre d'écrits inédits, pour ne rien dire des notes fort longues sur l'économie et des nombreux commentaires sur les questions économiques dans sa correspondance.

On trouve un guide utile pour ce labyrinthe intellectuel, aussi fragmentaire qu'écrasant, dans la savoureuse description de Marx en penseur, écrite en 1851 par Ferdinand Lassalle : « Ricardo devenu socialiste ; Hegel devenu économiste<sup>1</sup>. » Au tout début de cette période de vingt ans de méditation et d'élaboration théoriques, le perspicace disciple de Marx avait isolé deux thèmes clefs. Marx était indiscutablement un continuateur de Hegel, mais que signifiait être hégélien après 1850, quand une discipline nouvelle et clairement non hégélienne – le positivisme – était en train d'émerger ? Cette évolution nouvelle posait un problème non seulement à la philosophie en tant que telle, mais à la compréhension de l'histoire et de la société humaines. L'autre aspect de la remarque de Lassalle est que Marx comprenait l'économie telle qu'elle avait été façonnée par David Ricardo, grand économiste politique anglais et principal disciple d'Adam Smith. Après 1850 et durant une vingtaine d'années au moins, Marx allait tenter d'élaborer sa conception, profondément pessimiste, de l'évolution future du capitalisme qu'avait développée Ricardo. Sur cette base, il construirait un système d'économie politique qui démontrerait comment une économie capitaliste, du fait de ses fonctionnements internes, allait laisser la place à une économie socialiste. C'était une tâche difficile en elle-même, d'autant plus qu'elle avait lieu à une époque très différente : non la période dominée par la crise du début du XIX<sup>e</sup> siècle, quand l'industrie arrivait en Angleterre, mais la période de vingt-cinq années de prospérité et de croissance économique accélérée qui suivit 1850. L'entreprise de Marx pour affirmer sa propre version de l'héritage hégélien, tout en incorporant les tendances intellectuelles positivistes de l'époque, est le sujet du présent chapitre ; le prochain traitera de l'invention d'une version communiste de l'économie politique de Ricardo dans une époque très différente de celle durant laquelle il vivait et travaillait.

Le positivisme est d'abord apparu au début du XIX<sup>e</sup> siècle, mais son ascension rapide jusqu'à son statut dominant dans la vie intellectuelle et culturelle européenne ne commencerait qu'après 1850.

Les positivistes, aussi bien que de nombreux contemporains qui n'employaient pas ce terme, considéraient que le savoir humain était issu de la perception empirique du monde. À la différence des empiristes du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont les idées furent fortement critiquées par Kant et Hegel, les positivistes comprenaient le savoir empirique comme le résultat de procédures scientifiques – expérimentation, collecte de données organisées et analyse mathématique – plutôt que comme la simple perception des sens. Ce sont d'abord les sciences physiques qui servirent de référence à l'épistémologie positiviste mais, après la parution en 1859 de l'ouvrage de Charles Darwin, *De l'origine des espèces*, la biologie de l'évolution devint un modèle de plus en plus important d'acquisition du savoir. Les gens de l'époque prirent ces modèles scientifiques et les appliquèrent à toutes les disciplines intellectuelles imaginables, de l'anthropologie à la sociologie et jusqu'à la critique littéraire ; la perception de l'histoire humaine fut reconsidérée à l'aune des étapes de l'évolution déterminée par la science<sup>2</sup>.

Cette innovation posait un problème particulier à Marx. Son socialisme était *wissenschaftlich*, mais la *Wissenschaft* qu'il avait à l'esprit en affirmant cela était la forme de savoir hégélienne à laquelle il s'était rallié à l'université de Berlin et qui était toujours intellectuellement dominante dans les années 1840. L'essor du positivisme entre les années 1850 et 1860 produisait une autre forme de *Wissenschaft*. Marx qui, avec Engels, suivait de près les développements scientifiques, était très conscient de cette transformation intellectuelle. Ses théories pouvaient-elles continuer à être *wissenschaftlich* tout en restant hégéliennes, ou allait-il sauter aussi dans le train en marche du positivisme ?

Pour ses anciens camarades jeunes hégéliens, les nouvelles tendances intellectuelles n'étaient que trop visibles. Mais Marx n'avait guère de compassion pour leurs plaintes. Quand Bruno Bauer lui rendit visite à Londres à la fin de 1855, il lui fit cette remarque (comme Marx l'écrivit avec amusement à Engels) : « En Allemagne – horrible, indeed ! – on ne lit et on n'achète plus que de misérables ouvrages de compilation scientifique. » Quelques années plus tard, Arnold Ruge annonça qu'il préparait une nouvelle version des *Deutsche Jahrbücher*. Selon Marx, « sa principale tâche devra être la lutte contre le matérialisme, dans l'industrie et dans les sciences naturelles, mais aussi contre la linguistique comparative, qui germe de partout, en bref, contre tout ce pour quoi une connaissance exacte est nécessaire<sup>3</sup> ». Ces remarques ont un accent positiviste caractéristique et elles ressemblent aux positions d'un homme qui abandonne son ancienne allégeance à la pensée hégélienne pour une nouvelle vision du monde, appuyée sur les découvertes empiriques des sciences.

Les discours publics de Marx d'après 1850 avaient une note distinctement positiviste. Si on juxtapose sa description de l'appauvrissement de la classe ouvrière dans le *Manifeste du Parti communiste* et une analyse similaire, mais postérieure de seize ans dans l'*Adresse inaugurale de l'Association internationale des travailleurs*, on voit très bien que le positivisme y a une plus grande place.

#### LE MANIFESTE DU PARTI COMMUNISTE (1848)

À mesure que grandit la bourgeoisie, c'est-à-dire le capital, se développe aussi le prolétariat, la classe des ouvriers modernes qui ne vivent qu'à la condition de trouver du travail et qui n'en trouvent que si leur travail accroît le capital. Ces ouvriers, contraints de se vendre au jour le jour, sont une marchandise, un article de commerce comme un autre; ils sont exposés, par conséquent, à toutes les vicissitudes de la concurrence, à toutes les fluctuations du marché. [...] Plus le travail devient répugnant, plus les salaires baissent. Bien plus, la somme de labeur s'accroît avec le développement du machinisme et de la division du travail.

#### ADRESSE INAUGURALE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS (1864)

Le docteur Smith, le médecin délégué, a calculé qu'en moyenne 28 000 grains de carbone et 1 330 grains d'azote par semaine sont nécessaires pour maintenir un adulte ordinaire [...] au-dessus du niveau d'inanition. [...] Il a découvert en outre que cette dose, après tout, correspondrait à la nourriture des ouvriers du coton; et l'on sait en réalité à quelle portion misérable la détresse les a réduits [...] Le résultat de ses recherches [est que] les tisserands en soie, les couturières, les gantiers, les tisseurs de bas, etc., ne reçoivent pas même, en moyenne, la misérable pitance des ouvriers du coton; pas même la quantité de carbone et d'azote « strictement nécessaire pour prévenir les maladies d'inanition » [et] que plus du cinquième [des familles d'agriculteurs] reçoit moins que le minimum d'aliments carbonés considéré comme suffisant; plus du tiers reçoit moins que le minimum d'aliments azotés<sup>4</sup>.

Le *Manifeste* décrit un procès dialectique dans lequel le travail est transformé en son contraire, le capital, et le travail des ouvriers, en

étant externalisé dans le capital qu'il crée, les appauvrit. Seize ans plus tard, la dialectique a disparu; à sa place, on trouve une description scientifique de la malnutrition, complétée par le nombre requis de grains d'azote et des résultats d'enquêtes. La transition des formes de représentation hégéliennes à des formes de représentation positivistes saute aux yeux.

Nombreux sont les travaux universitaires, anciens, mais toujours influents, et qui souvent ignorent les textes d'inflexion hégélienne des années 1840, à traiter Marx tout simplement comme un positiviste<sup>5</sup>. Mais si on regarde de plus près sa réaction au développement des sciences naturelles et physiques après 1850, une image plus complexe émerge, montrant qu'il accepte et critique simultanément les progrès scientifiques récents. Il accommode ses présupposés philosophiques en fonction du développement de la science, mais il maintient également fermement ses fondements philosophiques, tout en les formulant d'une manière plus acceptable pour une époque positiviste.

Une des premières rencontres de Marx avec la science après 1850 vint d'un compagnon en politique et ami proche, le médecin de Cologne Roland Daniels. En 1851, avant d'être arrêté et inculpé dans le procès des communistes de Cologne, il écrivit à Marx au sujet d'un ouvrage théorique sur lequel il travaillait : *Microcosmes. Ébauche d'une anthropologie physiologique*. Daniels partait du même point que Marx dans les années 1840 : la théorie de l'espèce humaine sensuelle de Feuerbach comme fondement de la connaissance et du développement historique. Mais pour Daniels, l'espèce humaine sensuelle de Feuerbach était une espèce humaine physiologique : « L'organisme humain est et demeure ma mesure. » L'histoire et la société sont physiologiques, ce sont les réponses réflexes des organismes humains à des stimuli de leur environnement. Suivant les traces de Feuerbach, Daniels voulait créer une philosophie physiologique, c'est-à-dire un athéisme scientifique, matérialiste et pratique, qui se distinguait nettement de l'athéisme philosophique et idéaliste des jeunes hégéliens. Daniels comprenait le socialisme sous l'angle de la physiologie : « Les intérêts [des emprunts] sont une question qui n'a aucune importance pour moi, mais pas la pureté de ma nourriture. » Une société socialiste viserait à améliorer le plus possible la santé individuelle et publique dans une mesure scientifiquement déterminée. Daniels propose de résumer les exigences socialistes en une phrase : « La production selon les critères scientifiques stricts considérant uniquement l'organisme humain. »

Malheureusement, seules les lettres de Daniels ont été conservées, mais ses commentaires sur les réponses de Marx sont instructifs. Marx

semble avoir dit à Daniels que toute son approche était « parfois trop mécanique, parfois trop anatomique », qu'il était incapable d'intégrer la conscience humaine dans son explication de l'histoire ou d'expliquer comment la société, si elle est constituée par des lois physiologiques, pourrait jamais être changée. Marx affirmait même qu'il trouvait Bruno Bauer plus *wissenschaftlich* que Feuerbach, ce qui peut paraître surprenant étant donné le matérialisme de Feuerbach et l'idéalisme de Bauer<sup>6</sup>. Mais cette opinion s'accorde tout à fait avec le rejet du positivisme. Les écrits tardifs de Feuerbach allaient dans la direction du positivisme, puisqu'ils critiquaient l'affirmation de Hegel selon laquelle la vérité doit être trouvée dans un procès historique dialectique au lieu d'être simplement disponible à la perception. Marx faisait preuve d'un intérêt considérable pour les idées de Daniels – il soulignait de nombreux passages de ses lettres ou les signalait dans les marges –, mais son rejet des explications de l'histoire et de la société humaines, des fondements de la philosophie et des arguments en faveur du socialisme sous l'angle de la physiologie scientifique suggère une attitude sceptique vis-à-vis du positivisme.

Il avait peut-être besoin de quelque chose de plus convaincant que la philosophie physiologique de son ami pour bouger. Il serait logique de chercher cette impulsion dans ce qui fut le plus grand événement intellectuel de la période positiviste et l'événement scientifique le plus significatif de tout le XIX<sup>e</sup> siècle. La publication de *L'Origine des espèces* n'a pas seulement révolutionné la science; elle a suscité de l'émulation et de la répulsion dans presque tous les domaines de la vie culturelle et intellectuelle européenne. Comme chacun le sait (ou croit le savoir), Marx a proposé à Darwin de lui dédier *Le Capital* et il a régulièrement affirmé que les découvertes de Darwin sur la nature confirmaient celles que lui-même avait faites sur la société humaine. Et pourtant, tandis que Marx reconnaissait la validité scientifique des théories de Darwin et y souscrivait, en positiviste, parce qu'elles soutenaient l'athéisme et les idées de progrès, il en faisait également une critique hégélienne et faisait preuve de scepticisme quant à leur application à l'étude des sociétés humaines.

Marx découvrit Darwin par l'intermédiaire d'Engels, qui avait acquis un exemplaire de *L'Origine des espèces* dans les deux semaines qui suivirent sa publication en novembre 1859. Il le lut rapidement et avec enthousiasme et raconta à son ami que ce livre était « tout à fait sensationnel [...] on n'avait jamais fait une tentative d'une telle envergure pour démontrer qu'il y a un développement historique dans la nature, du moins jamais avec un bonheur pareil<sup>7</sup> ». Il fallut un an à Marx pour suivre les recommandations d'Engels et lire vraiment le livre, ce

qu'il fit en s'occupant de son épouse en proie à la variole. « Malgré le manque de finesse bien anglais, c'est là le livre qui contient, sur le plan de l'histoire naturelle, le fondement de notre conception », écrivit-il à Engels. En janvier 1861, il écrivit à Ferdinand Lassalle : « L'ouvrage de Darwin est extrêmement important et me convient comme soubassement scientifique de la lutte des classes historique. » Une fois éveillé, l'intérêt de Marx pour les idées de Darwin se poursuivit pendant des années. Il discutait régulièrement de la théorie de l'évolution avec ses amis et ses collaborateurs à Londres, il assistait aux séminaires, étudia les écrits du principal vulgarisateur de Darwin, Thomas Henry Huxley, et lut avidement les auteurs qui affirmaient avoir développé des versions améliorées de l'idée de sélection naturelle<sup>8</sup>.

D'après cela, il serait facile de conclure que les écrits de Darwin ont converti Marx à l'idée positiviste que la science naturelle est le fondement de la connaissance. Mais il y avait une part de scepticisme dans l'attitude de Marx à l'égard du grand naturaliste. Après avoir lu *De l'origine des espèces* il écrivit à Engels en juin 1862 :

Ce qui m'amuse chez Darwin, que j'ai revu, c'est qu'il déclare appliquer aussi la théorie de « Malthus » aux plantes et aux animaux, comme si l'astuce chez monsieur Malthus ne consistait pas précisément en ceci que la théorie n'y est pas appliquée aux plantes et aux animaux, mais uniquement à l'homme – avec la progression géométrique – par opposition aux plantes et aux animaux. Il est remarquable de voir comment Darwin reconnaît chez les animaux et les plantes sa société anglaise avec sa division du travail, sa concurrence, ses ouvertures de nouveaux marchés, ses « inventions » et sa malthusienne « lutte pour la survie ». [...] Cela rappelle Hegel dans la *Phénoménologie* où la société bourgeoise intervient en tant que « règne animal de l'esprit » tandis que chez Darwin, c'est le règne animal qui intervient en tant que société (bourgeoise)<sup>9</sup>.

Ce résumé de l'ouvrage de Darwin est l'exact opposé du positivisme selon lequel les sciences naturelles fournissent un modèle pour la compréhension du monde. Il adopte au contraire la position hégélienne selon laquelle la philosophie – ou, dans la version de Marx, l'économie politique infléchie par la philosophie – pourrait évaluer et critiquer le fondement conceptuel d'autres branches du savoir, y compris les sciences. À mesure que Marx considérait la question plus avant, il devenait plus sceptique sur les affirmations qui voulaient que les théories de Darwin fournissent un guide pour l'économie et la société. Quand son gendre, Paul Lafargue, rencontra Clémence Royer,

la traductrice française de Darwin, en 1869, et raconta à Marx que ses références capitalistes l'avaient déçue (même si elle était de gauche et anticléricale), celui-ci lui dit qu'il n'était pas surprenant qu'elle soit «bourgeoise» : Darwin avait transposé dans le monde naturel la lutte pour la survie du capitalisme anglais du «laisser-faire», si bien que les darwiniens y voyaient naturellement «une raison déterminante pour la société humaine de ne jamais s'émanciper de sa nature bestiale<sup>10</sup>».

Marx en vint à considérer que Darwin relevait d'une tendance positiviste qui minait la position des idées hégéliennes. Dans sa postface très connue à la deuxième édition du *Capital*, il dénonçait les penseurs allemands contemporains qui voyaient en Hegel «un chien mort» et insistait sur la validité de ses méthodes dialectiques, qu'il avait appliquées dans sa critique de l'économie politique. Marx ne mentionnait pas noir sur blanc les noms de ces penseurs si critiques vis-à-vis de Hegel, mais dans une lettre à Engels il suggérait que le problème remontait à Feuerbach, «qui a[va]it beaucoup sur la conscience à cet égard». Dans une autre lettre à son ami le Dr Kugelmann, il mentionnait les noms de ces critiques. Deux d'entre eux étaient l'économiste Eugen Dühring et le célèbre physiologiste et psychologue expérimental Gustav Fechner, dont les expérimentations sur des stimuli et les formules mathématiques qu'il en tira rappelaient les propositions de Roland Daniels ; il citait également deux darwiniens allemands majeurs : Ludwig Büchner et Friedrich Albert Lange<sup>11</sup>. Ces derniers étaient des hommes de gauche, Lange étant même sympathisant du mouvement ouvrier, qu'il espérait justifier selon des lignes darwiniennes et malthusiennes. Mais leur rejet de la dialectique de Hegel au profit d'une vision positiviste du monde, dans laquelle les sciences biologiques seraient le modèle du savoir et de l'action sociale, suscitait la colère de Marx.

Si telle était l'idée que Marx s'était faite des darwiniens, pourquoi aurait-il proposé à Darwin de lui dédier *Le Capital*? La réponse est toute simple : cette histoire est un mythe qui a été régulièrement réfuté, mais qui semble apparemment impossible à éradiquer. C'est Edward Aveling, l'amant de la plus jeune fille de Marx, Eleanor, qui demanda à Darwin la permission de lui dédier un ouvrage de vulgarisation qu'il avait écrit sur ses théories. La réponse négative de Darwin s'est mêlée aux papiers de Marx quand Eleanor les a classés après la mort de son père<sup>12</sup>.

Marx avait bel et bien une opinion favorable de certaines implications des théories de Darwin. Il les voyait comme un coup intellectuel de plus à porter au bénéfice du matérialisme et de l'athéisme, point sur lequel les partisans et les opposants de Darwin tendaient à s'accorder.

Marx fut très déçu quand Thomas Huxley, le défenseur acharné de Darwin, «ouvrit une porte dérobée» à la croyance religieuse dans un discours qu'il prononça à Édimbourg en 1868 et refusa d'admettre les implications matérialistes des idées qu'il défendait. Suivant avec un intérêt considérable les recherches des disciples allemands de Darwin, comme le zoologiste Gustav Jäger et Ernst Hæckel, Marx notait que dans leurs travaux «la cellule en tant que forme primitive est abandonnée» au profit de «granules contractiles d'albumine» trouvés dans des traces fossiles. «Il faut, bien entendu, pousser les recherches sur la forme primitive jusqu'au point où sa fabrication chimique est possible. Il semble qu'on soit sur le point de franchir ce pas<sup>13</sup>.» L'analyse chimique des organismes vivants était accessible à quelqu'un qui, dans ses *Manuscripts de 1844*, avait déjà spéculé sur les théories matérialistes des origines de l'homme.

De la même façon, Marx était impressionné par les théories de Darwin en tant que preuves scientifiques de l'existence du progrès. En 1866, il lut l'ouvrage d'un obscur géologue français, Pierre Trémaux, *Origine et transformations de l'homme et des autres êtres*. Trémaux prétendait expliquer l'évolution humaine et animale comme le résultat d'influences géologiques. Marx considérait cet ouvrage comme «un progrès très important par rapport à Darwin», en premier lieu parce que «le progrès, qui chez Darwin est purement accidentel, est ici nécessaire sur la base des périodes de développement du corps terrestre». La critique sévère de Trémaux par Engels, qui voyait en lui quelqu'un qui n'avait rien compris à Darwin, avançant «des preuves ridicules [...] dont les neuf dixièmes reposent sur des faits inexacts ou déformés», n'affaiblit pas l'admiration de son ami<sup>14</sup>.

Quand Engels se prépara à placer des critiques du *Capital* dans la presse allemande afin de susciter l'intérêt pour le traité d'économie de son ami, Marx proposa qu'il présente son ouvrage comme démontrant que «la société actuelle, considérée du point de vue économique, porte en elle les germes d'une forme sociale nouvelle, supérieure» et que «sur le plan social [elle est] le même processus de transformation que Darwin a établi dans le domaine des sciences de la nature». Marx suggéra qu'Engels décrive ces deux développements comme étant contenus dans «la doctrine libérale du progrès». La critique d'Engels, suivant les suggestions de Marx, parut comme convenu dans *Der Beobachter (L'Observateur)*, un journal de gauche (Marx aurait dit démocrate bourgeois) de Stuttgart, en décembre 1867<sup>15</sup>.

Les remarques de Marx sur Darwin et le progrès étaient une observation perspicace de la relation entre la théorie de la sélection naturelle et l'idée de progrès. Darwin lui-même savait que son

explication de l'adaptation des organismes aux changements de leur environnement ne disait rien du progrès ou de l'amélioration, et à une occasion, il releva, ironiquement, que les abeilles, selon leurs propres critères, étaient une amélioration par rapport aux hommes. La plupart des darwiniens de l'époque, cependant, avaient l'impression que leur héros avait démontré le progrès dans la nature et justifié l'existence du progrès dans l'histoire humaine et sociale, idée fondamentale pour les positivistes. Marx, s'il assumait sa propre version de l'idée de progrès, comprenait également que les théories de Darwin, en réalité, ne la justifiaient pas. Son inclination pour les conceptions positivistes de la science le portait vers les notions douteuses de Trémaux parce qu'elles fournissaient une justification au progrès. Dans sa tentative pour vendre ses idées sur l'économie à un public libéral et démocrate, qui avait une foi fervente dans le progrès, il suggéra à Engels de faire le lien entre son ouvrage et le malentendu répandu sur les théories de Darwin, selon lequel elles seraient centrées sur l'idée de progrès.

À cet égard, Marx apparaît comme un observateur ambivalent du positivisme d'après 1850. À la différence de Bauer et Ruge, Marx n'agitait pas la bannière hégélienne pour résister ouvertement à la tendance positiviste. Il accordait une attention considérable aux avancées scientifiques et voulait, sous l'intitulé de progrès, adapter l'autorité croissante des sciences naturelles à son programme politique et à ses théories économiques. Mais il ne désirait pas pour autant renoncer à l'exigence hégélienne de critique des concepts scientifiques ni à la notion de Hegel selon laquelle la vérité ne peut être empiriquement prouvée, mais émerge dans un procès impliquant le développement historique et une reformulation conceptuelle. On ne voit pas bien comment Marx aurait pu, en premier lieu, articuler les modes de pensée hégéliens avec la priorité donnée aux sciences par les positivistes. Il est probable qu'une telle articulation aurait supposé de mettre l'accent sur une vision du monde athée et matérialiste. Ni l'athéisme ni le matérialisme n'étaient des caractéristiques nécessaires à la pensée positiviste et ils ne faisaient absolument pas partie de la philosophie élaborée de Hegel, mais ils auraient pu permettre de concilier la dialectique hégélienne et l'approche positiviste des sciences naturelles<sup>16</sup>. Dans la postface de la deuxième édition du *Capital*, Marx affirmait que chez Hegel la dialectique était à l'envers et avait besoin d'être remise d'aplomb – c'est-à-dire passer de l'idéalisme au matérialisme. Cette affirmation (une des positions théoriques les plus connues de Marx) indiquait la direction d'une telle réconciliation. Marx envisagea d'écrire un traité de dialectique, version tardive de son projet de 1840 d'une critique des différentes branches du savoir. Ce traité était destiné

à «secouer» la «forme mystique» de la version de Hegel et aurait abordé la question de la compatibilité de la pensée hégélienne avec la priorité donnée aux sciences naturelles par les intellectuels positivistes. En 1868, Marx écrivit à un de ses admirateurs, un artisan allemand nommé Joseph Dietzgen, qu'il le rédigerait quand il aurait terminé sa critique de l'économie politique. Cette dernière n'ayant jamais été achevée, le traité philosophique ne fut jamais écrit et Marx ne formula jamais précisément d'idées abouties sur ce sujet<sup>17</sup>.

Le positivisme était tout autant une théorie sociale qu'un programme politique. Ses points de vue croisaient la théorie sociale que Marx avait élaborée durant les années 1840. Trois points majeurs émergent de ce croisement. Les positivistes avaient de l'histoire humaine l'image d'une progression par étapes, conduisant de la plus basse à la plus haute forme de civilisation, ou, comme le formulait le gourou français du positivisme, Auguste Comte, faisant passer les civilisations de la superstition à un système de pensée religieux, puis scientifique (il est vrai qu'il pensait que l'ère scientifique avait besoin d'une nouvelle forme de religion et qu'il était prêt à être son grand prêtre). La théorie de Marx, selon laquelle le développement conflictuel de la civilisation humaine suivait différents modes de production pour déboucher finalement sur le communisme, présentait de nombreuses similitudes avec les formules positivistes d'Auguste Comte.

L'action sociale intéressait grandement les positivistes, en particulier Herbert Spencer, le positiviste anglais dominant du XIX<sup>e</sup> siècle et un des fondateurs de la discipline moderne de la sociologie. Dans *Le Dix-huit Brumaire*, Marx avait esquissé une théorie de l'action sociale, en soulignant les liens entre les classes sociales, dont l'existence était enracinée, d'une part, dans le mode de production et de division du travail et, d'autre part, dans les mouvements politiques et leur expression intellectuelle. Savoir précisément comment Marx lui-même envisageait ces relations est indispensable pour comprendre sa théorie sociale.

Le recours par les positivistes aux sciences biologiques comme modèle de l'acquisition du savoir a introduit un nouveau critère permettant d'appréhender la société, la «race», c'est-à-dire les divisions biologiques distinctes dans l'humanité. Si pour Marx le principal critère de compréhension sociale était la répartition en classes sociales issues de la division du travail, il n'ignorait absolument pas les races, pas plus qu'Engels. Cet intérêt croissant pour les races, souvent influencé par les idées darwiniennes ou pseudo-darwiniennes de sélection naturelle et de «survie du plus apte», représenta pour lui un

défi supplémentaire tandis qu'il adaptait ses théories à une nouvelle époque intellectuelle.

Marx formula ses opinions sur les étapes de l'histoire de l'humanité dans l'introduction à la *Critique de l'économie politique* publiée en 1859. Là, les idées que Marx et Engels avaient élaborées dans leurs écrits de la fin des années 1840, mais qu'ils énonçaient seulement sous une forme fragmentaire et polémique, se trouvent synthétisées et présentées comme une déclaration compacte et doctrinale :

Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports de production déterminés, nécessaires [...] qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base concrète sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique [...] Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie sociale, politique et intellectuelle en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience. À un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété [...] De formes de développement des forces productives qu'ils étaient, ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale [...] Il faut toujours distinguer entre le bouleversement matériel – qu'on peut constater d'une manière scientifiquement rigoureuse – des conditions de production économiques et les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques, bref, les formes idéologiques sous lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le mènent jusqu'au bout. [...] À grands traits, les modes de production asiatique, antique, féodale et bourgeoise moderne peuvent être qualifiés d'époques progressives de la formation sociale économique. Les rapports de production bourgeois sont la dernière forme contradictoire du processus de production sociale [...] cependant les forces productives qui se développent au sein de la société bourgeoise créent en même temps les conditions matérielles pour résoudre cette contradiction. Avec cette formation sociale s'achève donc la préhistoire de la société humaine<sup>18</sup>.

Ce passage ne contient pas seulement une, mais plusieurs formes d'étapes de l'histoire. La plus évidente, et qui attire en général

l'attention des interprètes, concerne les différents modes de production. Marx les décrit comme «des époques progressives» dont la succession constitue une histoire de l'amélioration constante de la capacité des êtres humains à produire.

Marx avait conceptualisé le mode de production «asiatique» dans ses articles du *New-York Tribune* sur l'Inde durant les années 1850, mais il n'utilisait pas ce concept dans un sens spécifiquement géographique, pas plus qu'il ne le reliait à une période particulière de l'histoire de l'humanité. Il découvrit que ce mode de production asiatique existait chez d'anciennes tribus germaniques, installées dans une région allant du massif de Hunsrück jusqu'au sud de Trèves, ainsi que dans l'Inde du XIX<sup>e</sup> siècle et dans certaines régions de l'empire tsariste<sup>19</sup>. Des étapes historiques différentes pouvaient coexister, les progrès apparaissant dans différentes parties du monde à des moments différents et selon des rythmes différents. Marx, comme ses contemporains, considérait que c'était en Grande-Bretagne, dans les pays européens et en Amérique du Nord que le progrès économique – il aurait dit : les forces productives matérielles dans les rapports de production bourgeois – était le plus prononcé.

Herbert Spencer distinguait deux grandes étapes des sociétés humaines, la «militaire» et l'«industrielle»; la première désignant tout le passé préindustriel et préscientifique, la seconde marquant une nouvelle époque dans l'histoire du monde. Marx décrit lui aussi l'émergence d'une nouvelle époque : la fin de la préhistoire de la société humaine, qui survient quand se résolvent les antagonismes de la société bourgeoise. Dans la mesure où il avait écrit, quelques phrases plus haut seulement, que les antagonismes sociaux seraient résolus grâce à la révolution sociale, la dernière phrase du passage cité ci-dessus se réfère donc assez ouvertement à cette révolution, qui, quand elle viendrait, mettrait fin à la société bourgeoise et engendrerait un régime communiste. Marx aurait pu décrire le communisme comme une étape supplémentaire dans la progression des rapports de production, mais il le désigne comme une rupture fondamentale avec toutes les sociétés humaines passées, une nouvelle époque en regard de laquelle tout ce qui la précédait n'était qu'une «préhistoire». Il est vrai que Spencer était un libéral qui vociférait contre presque toutes les formes d'action du gouvernement : sa nouvelle époque dans l'histoire du monde était une version idéalisée de la politique en faveur de l'économie de marché du capitalisme victorien. Pour Marx, la nouvelle ère de l'histoire humaine n'advierait que lorsque le monde social que Spencer admirait tellement serait renversé. Mais malgré leurs désaccords considérables sur le moment où cette nouvelle étape de l'histoire

humaine apparaîtrait et la façon dont la société serait modelée, les deux hommes s'accordaient sur le fait que ce serait une nouvelle époque scientifique fondamentalement différente du passé humain.

Marx connaissait bien les œuvres des positivistes et elles l'impressionnaient peu. Il n'est pas surprenant qu'il ait considéré les écrits d'Herbert Spencer comme « des banalités économiques [...] [relevées] d'un peu de *slang pseudophilosophical et pseudoscientific* ». Il avait un peu plus de considération pour Comte et admettait que le Français était bon dans les synthèses ; mais il trouvait tout de même ces dernières « misérables par rapport à [celles de] Hegel » et qualifiait son système philosophique de « merde positiviste ». Il y avait un certain nombre de positivistes anglais au Conseil général de l'AIT – « toute la clique comtienne », selon les termes de Marx. Il s'entendait bien avec leur dirigeant, Edward Spencer Beesley, professeur d'histoire à l'université de Londres, célébrant en lui « un homme capable et audacieux » et admirant beaucoup sa défense de la Commune de Paris. Mais Marx pensait aussi que Beesley était meilleur quand il ne suivait pas les doctrines positivistes<sup>20</sup>. Cependant, malgré toute la distance que Marx gardait avec ces doctrines, sa propre image du progrès à travers les différentes époques du développement historique ainsi que son partage de l'histoire humaine en deux époques, la première, irrationnelle, et la seconde, industrielle et scientifique, contenaient manifestement des éléments positivistes. Aujourd'hui, les visiteurs du cimetière de Highgate, au nord de Londres, peuvent voir les tombes de Karl Marx et d'Herbert Spencer qui se font face : malgré tous les différends intellectuels entre les deux hommes, cette proximité n'est pas totalement inappropriée.



Un des points les plus connus de la théorie sociale de Marx se trouve dans l'introduction de *La Critique de l'Économie politique* : il s'agit de ses commentaires sur la relation entre la base économique et la superstructure politique et idéologique qui sont une reformulation plus prosaïque et en termes positivistes du célèbre passage poétique du *Dix-huit Brumaire*, dans lequel Marx expliquait les différences entre les parlementaires libéraux soutenant les Orléans et les conservateurs, partisans des Bourbons :

Sous les Bourbons, c'était la grande propriété foncière qui avait régné, avec ses prêtres et ses laquais. Sous les Orléans, c'étaient la haute finance, la grande industrie, le grand commerce, c'est-à-dire le

capital, avec sa suite d'avocats, de professeurs et de beaux parleurs. [...] Ce qui, par conséquent, divisait entre elles les fractions [...], c'étaient leurs conditions matérielles d'existence [...], la rivalité entre le capital et la propriété foncière. Qu'en même temps de vieux souvenirs, des inimitiés personnelles, des craintes et des espérances, des préjugés et des illusions, des sympathies et des antipathies, des convictions, des articles de foi et des principes les aient liées à l'une ou à l'autre maison royale, qui le nie ? Sur les différentes formes de propriété, sur les conditions d'existence sociale s'élève toute une superstructure d'impressions, d'illusions, de façons de penser et de [vision de la vie] particulières. La classe tout entière les crée et les forme sur la base de ces conditions matérielles et des rapports sociaux correspondants. L'individu qui les reçoit par la tradition ou par l'éducation peut s'imaginer qu'elles constituent les véritables raisons déterminantes et le point de départ de son activité<sup>21</sup>.

Qu'elle soit formulée poétiquement ou prosaïquement, l'évocation de la base et de la superstructure est une métaphore puissante et efficace, mais qui n'explique pas pour autant le rapport entre, d'une part, structures sociales et intérêts économiques et, d'autre part, idées et mouvements politiques. Éclaircir ce rapport fut une des préoccupations des disciples de Marx, à commencer par Engels, qui, en 1891, expliquait que ce passage signifiait, « en dernière analyse », que les structures économiques étaient dominantes dans la détermination de l'action politique et sociale<sup>22</sup>. Mais Engels ne faisait que substituer une métaphore à une autre. Les marxistes et les néomarxistes des xx<sup>e</sup> et xxi<sup>e</sup> siècles, vivant à une époque où la superstructure, sous la forme de mouvements politiques de masse et de mass media, est devenue complexe et labyrinthique, se sont longuement penchés sur cette question. La diversité et la richesse intellectuelle de leurs approches doivent beaucoup au fait que Marx lui-même n'a jamais fait de déclaration définitive à ce sujet. Mais ce qu'il décrivait de l'action sociale et politique dans ses écrits journalistiques ou ses polémiques politiques laisse bel et bien entrevoir les façons dont il pouvait percevoir ce rapport et éclairer mieux sa réaction à l'atmosphère positiviste des décennies postérieures à 1850.

Quand Marx lui-même parlait de ce rapport, il utilisait fréquemment le mot « secret » ou « mystère », deux traductions possibles de l'allemand *Geheimnis*. Les secrets étaient à la source des révolutions. Dans un discours prononcé en 1856, Marx proclamait : « L'émancipation des prolétaires, voilà le secret du xix<sup>e</sup> siècle et de la révolution de ce siècle. » Mais les secrets étaient aussi la source de l'opposition à la révolution. La classe ouvrière en Angleterre était « divisée en deux



« camps hostiles », écrivit-il à des correspondants américains en 1870, « les prolétaires anglais et les prolétaires irlandais. [...] Cet antagonisme est le secret de l'impuissance de la classe ouvrière anglaise, en dépit de son organisation. C'est le secret du maintien du pouvoir de la classe capitaliste<sup>23</sup> ».

Dans un compte-rendu mordant de la vie politique britannique, Marx racontait au lecteur du *New-York Tribune* en 1854 que

le secret de ces combines des rapports officiels [était] le secret même de l'alternance au gouvernement des Whigs et des conservateurs, chaque parti ayant davantage intérêt à maintenir la capacité de son adversaire à lui succéder que de détruire leur « honneur » politique commun afin de compromettre le gouvernement des classes dirigeantes tout entier.

Marx se servit des dernières nouvelles de la révolution espagnole de 1854-1856 pour affirmer que la classe moyenne capitaliste européenne, anciennement ennemie du « despotisme militaire », était devenue son soutien quand les ouvriers avaient commencé à défier la domination bourgeoise. « Voilà, continuait-il, le secret de la mobilisation de ces armées en Europe, qui sinon serait incompréhensible pour les historiens du futur<sup>24</sup>. » Dans tous ces passages, les secrets constituaient le fondement des grandes structures et des tendances à grande échelle, mais Marx trouvait aussi des secrets dans des événements isolés, à plus petite échelle, le résultat d'élections parlementaires, par exemple, ou le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte<sup>25</sup>.

Le « secret » dans chacun de ces exemples est la logique interne de l'intérêt collectif propre des classes sociales et de ses effets sur les mouvements politiques et idéologiques. De la façon dont Marx le présente, on ne sait pas toujours si les membres de la classe concernée en étaient conscients, s'ils étaient au courant du secret. C'était parfois clairement le cas : Marx pensait que « les classes dirigeantes » en Angleterre montraient consciemment les ouvriers anglais contre les ouvriers irlandais « par voie de presse, en chaire, par des publications humoristiques, bref, par tous les moyens mis à [leur] disposition ». D'un autre côté, la description qu'il fait de la montée du bonapartisme et du pouvoir militaire despotique ou des révolutions sociales du XIX<sup>e</sup> siècle, en particulier dans la première mouture du *Dix-huit Brumaire*, montre que les membres, pris individuellement, de la classe n'avaient pas conscience de la logique interne de l'intérêt collectif de leur classe.

Qu'est-ce qui fait qu'un secret est secret ? Dans les discussions politiques, le secret connote souvent l'idée de conspiration, quelque

chose qu'on dissimule délibérément à la vue du public. Dans son opuscule sur le procès des communistes de Cologne, qui dévoilait le complot monté contre ceux-ci, Marx utilisait le terme dans cette acception. Le mot allemand *Entbüllungen*, contenu dans le titre et qu'on traduit d'habitude, avec un peu d'inexactitude, par « révélations », signifie littéralement « exposition » ou « dévoilement » : il s'agit de rendre public le complot secret du gouvernement prussien. Les polémiques de Marx contre Lord Palmerston dans les années 1850 employaient cette acception de « secret » dans une longue liste de traités secrets, d'actions secrètes et pour le rôle de Palmerston lui-même censé être secrètement à la solde du tsar.

Cette signification s'oppose à l'acception de « secret » en ce qu'il représente la logique interne de l'intérêt propre d'une classe. Ces deux significations opposées sont très visibles dans l'opuscule de Marx sur les relations extérieures britanniques au XVIII<sup>e</sup> siècle, ouvrage étrange, que les commentateurs passent souvent sous silence avec embarras. Le titre sous lequel on le connaît aujourd'hui, *L'Histoire secrète de la diplomatie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, fut donné par sa fille Eleanor à une réédition postérieure à la mort de Marx, mais le titre original, *Révélation sur l'histoire diplomatique du XVIII<sup>e</sup> siècle*, avait le même sens. Dans cet opuscule, Marx, dans un anglais imprégné d'allemand, soutient que depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle les diplomates à la direction du ministère des Affaires étrangères britannique ont été des agents stipendiés du tsar. Pour défendre leur position, ils devaient recourir au secret du complot :

Quand on lit attentivement ces documents, quelque chose nous fait tressaillir encore plus que leur contenu – c'est-à-dire, leur forme. Toutes ces lettres sont « confidentielles », « privées », « secrètes », « hautement secrètes » ; mais malgré le secret, le caractère privé, la confidentialité, les diplomates s'entretiennent entre eux de la Russie et de ses dirigeants sur un ton d'une terrifiante réserve, d'une servilité abjecte, et d'une soumission cynique, qui nous frapperait même dans les dépêches publiques des diplomates russes. Pour dissimuler les intrigues contre les nations étrangères, le secret est requis par les diplomates russes. La même méthode est librement adoptée par les diplomates anglais pour exprimer leur dévouement aux cours étrangers.

Marx pensait que cette supposée politique étrangère prussienne était le résultat d'une corruption et d'une manipulation politiques parce qu'elle n'exprimait pas la logique interne de l'intérêt collectif des classes dirigeantes anglaises. Le commerce avec la Russie, notait-il,

ne représentait que 2 ou 3 % du commerce extérieur britannique au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les justifications de la politique en termes ouvertement économiques, que Marx (dans la ligne de sa compréhension des liens entre la base et la superstructure) considérerait ordinairement comme le « secret » de la politique britannique, étaient une imposture destinée à dissimuler le secret du complot russe visant à corrompre et à exercer une influence illicite :

À l'époque alors, il revint au cabinet la charge d'inventer des prétextes mercantiles, aussi futiles fussent-ils, pour leurs mesures de politiques étrangères. À notre époque, les ministres britanniques ont cédé ce fardeau aux nations étrangères, laissant aux Français, aux Allemands, etc., la tâche ingrate de découvrir le secret et la source mercantile cachée de leurs actions. Lord Palmerston, par exemple, manœuvra de la façon apparemment la plus dommageable pour les intérêts matériels de la Grande-Bretagne. Alors un philosophe officiel, de l'autre côté de l'Atlantique, ou de la Manche, ou au cœur de l'Allemagne, commence à se donner du mal pour déterrer les mystères du machiavélisme mercantile de la « perfide Albion » dont Palmerston est censé avoir été l'exécuteur sans scrupule et inflexible<sup>26</sup>.

Il est assez aisé de comprendre ce qui est secret dans le secret d'un complot ; mais le secret que Marx attribuait à la logique interne des intérêts collectifs de classe ne va pas tellement de soi. Ce secret tient au fait qu'il n'est pas immédiatement empiriquement évident et qu'il ne peut être obtenu que par la compréhension théorique du monde centrée sur les classes sociales issues des rapports de production et de la division du travail. Cette lecture, pensait Marx, offrait une interprétation des conditions empiriquement évidentes supérieure à une simple perception de ces conditions ou à leur évaluation positiviste sous l'angle des sciences naturelles. Donner la priorité à la compréhension théorique pour interpréter une preuve acquise empiriquement est un héritage hégélien, mais cela relève d'une manière plus générale du programme épistémologique de l'idéalisme allemand. Son point de départ est l'affirmation par Kant, dans l'introduction de la *Critique de la raison pure*, que la révolution scientifique commença quand Copernic rejeta le fait, empiriquement évident, que le soleil tournait autour de la terre.

L'attitude de Marx à l'égard du mathématicien belge Adolphe Quetelet offre un exemple de sa critique des formes de la compréhension positiviste de ses contemporains. Comptant parmi les scientifiques sociaux les plus remarquables du XIX<sup>e</sup> siècle, fondateur de

la discipline moderne de la statistique, Quetelet avait créé, d'une manière parfaitement positiviste, ce qu'il appelait « la physique sociale », laquelle mettait en avant la présence de régularités statistiques dans la société et l'économie. Marx admirait énormément l'œuvre de Quetelet, mais il relevait aussi que, bien qu'il ait prouvé que « même les phénomènes de la vie sociale, fortuits en apparence, sont soumis à une nécessité interne qui se manifeste par leur récurrence périodique et leurs moyennes périodiques », il n'avait jamais « réussi à interpréter cette nécessité<sup>27</sup> ». Les positivistes pouvaient disposer ou obtenir scientifiquement et mathématiquement des données ordonnées, mais l'interprétation de leur « nécessité interne » requérait une analyse théorique.

L'analyse de l'économie de Marx, comme on le verra dans le chapitre suivant, regorge de dévoilement de secrets et de mystères, et montre à quel point les choses apparaissent différemment quand on les regarde à la lumière de la logique interne du système capitaliste au lieu de les percevoir empiriquement dans son fonctionnement. Marx considérait que l'exposition de ces rapports secrets des logiques internes était essentielle à la création d'une *Wissenschaft*, d'un corps de connaissances organisées. En 1868, il écrivait au Dr Kugelmann à ce sujet, dénonçant les « économistes vulgaires », groupe qu'il assimilait aux disciples de David Ricardo, favorables au capitaliste, et qu'il considérait comme bien plus superficiels intellectuellement que leur maître :

L'économiste vulgaire ne soupçonne même pas que les rapports réels de l'échange quotidien et les grandeurs des valeurs ne peuvent être immédiatement identiques. [...] Et alors l'économiste vulgaire croit faire une grande découverte lorsque, se trouvant devant la révélation {des rapports internes} des choses, il se targue avec insistance que ces choses, telles qu'elles apparaissent, ont un tout autre aspect. En fait, il se targue de son attachement à l'apparence qu'il considère comme la vérité dernière. Alors, à quoi bon encore une {*Wissenschaft*}<sup>28</sup> ?

Ce passage éminemment hégélien, dont une version apparaît aussi dans le troisième volume du *Capital*, inédit du vivant de Marx, utilise même le terme hégélien « apparence » pour reprocher à la perception empirique de n'être pas suffisante pour obtenir le savoir. Dans ce passage, Marx présente un programme intellectuel tout à fait différent de la conception positiviste d'un savoir empiriquement obtenu par les procédures scientifiques. Si son schéma des étapes historiques le montrait à son plus haut degré de positivisme, sa description de la

nature de la *Wissenschaft* supposait une affirmation de l'héritage intellectuel hégélien et un scepticisme à l'égard du positivisme qui l'avait remplacé comme mode de pensée dominant. Le secret, pourrait-on dire, de la description que fait Marx de l'action sociale et politique en s'appuyant sur les notions de base et de superstructure est la présence continue et même renouvelée des idées de Hegel<sup>29</sup>.

Les théories raciales et les descriptions de l'histoire conçues sous l'angle des différences de races devinrent de plus en plus courantes en Europe après 1850. Les théories de Darwin, mais aussi le développement de la linguistique comparée (ce qu'on appelait alors la « philologie »), avec sa figure de l'Aryen, encouragèrent l'élaboration de théories raciales à une époque où la science apparaissait comme le modèle d'acquisition du savoir<sup>30</sup>. La première grande formulation d'idées racistes date de 1853 avec le traité du comte Joseph Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Deux personnes qui avaient été des sources importantes pour les idées de Marx, Bruno Bauer et Moses Hess, abandonnèrent leur idéalisme hégélien originel pour se tourner vers le concept de race. Influencé par la guerre de Crimée, Bauer se convainquit que l'avenir de l'Europe se jouerait dans une lutte entre la race slave inférieure et la race germanique supérieure ; à cela, il ajoutait que les Juifs étaient racialement étrangers aux Allemands et qu'ils ne pourraient pas devenir des citoyens égaux dans un État germanique. Hess croyait comme Bauer que les Juifs appartenaient à une race distincte, mais il se servait de cet argument pour défendre l'idée que ceux-ci devraient avoir leur propre État-nation en Palestine, ce qui faisait de lui un des tout premiers partisans du sionisme<sup>31</sup>.

Marx connaissait bien les théories de supériorité raciale et les tenait en piètre estime. Il lut le livre de Gobineau avec soin et remarqua que « pour des gens de ce genre, c'est toujours une source de satisfaction d'avoir quelqu'un qu'ils se sentent autorisés à mépriser<sup>32</sup> ». Marx mettait en pratique ce qu'il avait prêché, puisque cette lettre était écrite à son gendre Paul Lafargue, qui était d'ascendance africaine. Tout à fait au courant des origines raciales de Lafargue, Marx l'appelait dans ses lettres « le Négrillon » ou « notre nègre ». Cela ne l'avait pas gêné que sa fille épouse un métis ; ce qui le gênait, c'était son manque de revenus réguliers, pas ses origines. Écrivant au père de son gendre, François Lafargue, au sujet de la politique de reconstruction aux États-Unis après la guerre de Sécession, Marx notait dans une remarque célèbre reprise dans *Le Capital* (et rétrospectivement trop optimiste) : « Les ouvriers du Nord ont enfin parfaitement

compris que le travail, tant qu'il est flétri dans la peau noire, ne sera jamais émancipé dans la peau blanche. » Mais il avait une vision moins optimiste des États du Sud, relevant que là-bas, « les *white poor* vis-à-vis des *niggers* » ont le même comportement que les ouvriers anglais vis-à-vis des Irlandais. En d'autres termes, leur sentiment de supériorité, fortement encouragé par les classes dirigeantes, les détournait de la solidarité de classes – conclusion qu'il serait difficile de contester<sup>33</sup>.

On peut se demander si de telles spéculations raciales auraient pu inclure les Juifs, dans la mesure où Bauer et Hess les percevaient de plus en plus comme une race. Marx, comme la plupart des Européens du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, semble en général avoir vu les Juifs sous l'angle de la religion et de la culture : les nombreux commentaires caustiques sur eux dans ses lettres allaient dans ce sens. La seule et unique fois où Marx recourut à des formules raciales pour décrire un Juif, ce fut dans une lettre à Engels en 1862, après la visite désagréable de Ferdinand Lassalle chez lui à Londres. Se laissant aller à d'interminables commentaires antisémites à son sujet, il écrivit usant d'un langage raciste insultant :

Je suis maintenant sûr, comme d'ailleurs sa forme de tête et ses cheveux le prouvent, qu'il descend des nègres, de ceux qui ont suivi Moïse lors de la fuite hors d'Égypte (à moins que sa mère ou sa grand-mère paternelle n'ait forniqué avec un négro). Ma foi, ce mélange de type juif et germanique et de fond négroïde ne peut donner que quelque chose de bizarre. Il y a du négro aussi dans cette manière qu'il a de s'imposer aux autres<sup>34</sup>.

C'est un éclat odieux, même selon les normes du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais cela démontre aussi que Marx ne considère pas les Juifs selon des critères raciaux. La « combinaison de judéité et de germanisme » qu'il voit en Lassalle est d'ordre culturel et politique et fait référence aux efforts d'un homme issu d'une famille juive religieuse de Silésie pour devenir une figure littéraire et philosophique importante et un dirigeant du nationalisme allemand. Le dénigrement biologique vise les origines manifestement africaines de Lassalle et cette lettre montre que Marx adopte à l'égard des descendants d'Africains une attitude fort différente de celle qu'il afficha vis-à-vis de la famille de son gendre ou dans son commentaire sur les effets corrosifs du racisme sur la solidarité de classe. Marx a écrit cette lettre à Engels au moment où il était profondément inquiet quant aux perspectives de l'Union et de la cause antiesclavagiste dans la guerre de Sécession. Sa défense publique d'une politique antiraciste et sa diffusion en privé de stéréotypes racistes

démontrent de l'incohérence – ou peut-être simplement que son hostilité dans cette lettre était davantage dirigée vers Lassalle que vers les Africains.

La plupart du temps, quand Marx et Engels pensaient aux différences raciales, ce n'était pas les Juifs ni les Africains qu'ils avaient à l'esprit, mais les Européens, les Russes en particulier. En septembre 1863, à l'époque du soulèvement en Pologne contre le pouvoir russe, Marx avait rencontré un émigré polonais à Londres qu'il décrivait ainsi à Engels :

La connaissance la plus intéressante que j'ai faite ici, c'est celle du colonel Lapinski. C'est, sans conteste, le Polonais le plus spirituel – et avec cela homme d'action – que j'ai vu jusqu'à présent. Ses sympathies vont toutes aux Allemands, bien qu'il soit également français par ses manières et son langage. Au lieu de la lutte des nationalités, il ne connaît que la lutte des races. Il hait tous les Orientaux, au nombre desquels il compte indifféremment les Russes, les Grecs, les Arméniens, etc.<sup>35</sup>

Marx semble certes avoir été impressionné par le colonel polonais, mais on ne sait pas bien s'il est d'accord avec ce qu'il dit des races, ni même ce que Marx entendait d'ailleurs par «race». La race, dans l'acception de Marx, était-elle un groupe biologique distinct, une sorte de regroupement générique de nationalités, comme en établissaient les philologues de l'époque quand ils créaient des familles de langages, ou désignait-elle seulement les habitants d'une région? Quand Engels qualifiait un an auparavant Gottfried Kinkel, dans une lettre à Marx, de «Rhénan unique en son genre, doté de tous les préjugés et de toutes les œillères de sa race», le mot ne se référait évidemment pas aux caractéristiques biologiques de Kinkel<sup>36</sup>.

Une piste pour comprendre la pensée de Marx nous est donnée par son opinion sur la Russie. S'appuyant sur un livre consacré à la question polonaise écrit par un auteur français, Élias Regnault, Marx écrivit à Engels que les Russes étaient à l'origine «des Mongols ou des Finnois [...] Ce ne sont pas des Slaves; ils n'appartiennent absolument pas à la race indo-germanique. [...] Le panslavisme au sens russe est une invention du gouvernement». Marx changea ensuite d'avis après avoir lu Pierre Trémaux, dont il appréciait les innovations par rapport à la théorie évolutionniste de Darwin, même s'il était bien le seul. Un autre avantage du travail de Trémaux était que «pour son application en politique et en histoire, [il était] beaucoup plus important et plus riche que Darwin. Pour certaines questions comme la nationalité, etc., c'est seulement ici qu'est trouvée une base naturelle».

Suivant sa théorie de l'influence de la géologie sur la descendance biologique, Trémaux affirmait que les Russes étaient en fait des Slaves et non des Mongols : «Le Slave s'[est] tartarisé et mongolisé sur la formation géologique dominante en Russie.» Trémaux, relevait Marx, avait appliqué la même théorie à l'Afrique pour prouver que «le type courant du nègre n'est que la dégénérescence d'un autre type bien supérieur<sup>37</sup>».

Avec ces commentaires, Marx semble s'orienter vers une explication biologique et géologique des différences entre nationalités – en tout état de cause, vers une explication qui lie la nationalité à la descendance, expliquée avec un vocabulaire relevant des sciences naturelles. La forme était idiosyncratique, mais elle n'excédait certainement pas les limites de la pensée raciale européenne de l'époque, et c'est un exemple de plus de l'influence sur Marx de la notion positiviste de la priorité intellectuelle des sciences naturelles. Le but de toutes ces différentes classifications raciales des Russes était politique : il s'agissait de montrer que les Russes étaient différents des autres Slaves et même étrangers à eux. La science délégitimerait le «panslavisme», l'aspiration des Russes à dominer le monde slave, et fournirait un appui supplémentaire aux Polonais dans leur exigence d'être libérés du pouvoir tyrannique russe.

Marx étudiait ces idées sur la race en même temps qu'il concevait sa théorie des étapes historiques façonnée par les différents rapports de production et on peut donc s'interroger sur la relation entre les deux. Comme bien souvent pour les réflexions de Marx sur les questions philosophiques, historiques et sociologiques de cette période, il n'existe pas de traces écrites attestant qu'il se serait confronté systématiquement au problème; en revanche, on trouve des indices intéressants dans une série d'articles sur le panslavisme qu'Engels écrivit (sous le nom de Marx, avec son soutien et à partir de ses suggestions éditoriales) pour le *New-York Tribune*, vers la fin de la guerre de Crimée. Rejetés par le journal, les manuscrits eux-mêmes n'ont pas été conservés, mais un brouillon détaillé d'Engels pour la série a été préservé<sup>38</sup>.

Le brouillon commence ainsi : «Introduction générale. Romains, Teutons et Slaves. Une longue lutte de 2 000 ans des 2 premiers, éliminée par la civilisation, révolution & impossibilité d'une domination durable d'une tribu sur l'autre. Entrée des Slaves comme la troisième grande race, exigence, d'une façon ou d'une autre, pas seulement d'un statut d'égalité, mais de la domination de l'Europe.» Si ces notes sommaires correspondent en quelque façon aux idées de Marx, alors elles laissent entendre que les deux hommes voyaient les différences

de races avant tout comme des caractéristiques des sociétés précapitalistes. Que la race continue d'être significative en Russie serait une preuve de plus de l'arriération socio-économique de royaume du tsar. Cette idée que la croissance de la civilisation bourgeoise rendait la différence raciale moins importante ressemble beaucoup à la prédiction du *Manifeste du Parti communiste* selon laquelle les différences nationales seraient sur le déclin du fait de la croissance du marché mondial capitaliste – et elle est à peu près aussi juste.

Les idées de Marx sur les races faisaient partie d'une confrontation plus vaste avec les nouvelles évolutions scientifiques et l'hégémonie intellectuelle croissante d'une forme de théorisation philosophique et sociale fondée sur ces évolutions. Marx ne rejetait certes pas les nouvelles tendances intellectuelles, mais il entendait les utiliser pour promouvoir et défendre ses propres conceptions des fondements philosophiques de la perception, des étapes du développement historique, de la nature de l'économie capitaliste ou de la relation entre les structures économiques et l'action sociale. Il commença donc à formuler en partie ses idées dans le langage de ces tendances intellectuelles, et même à les assimiler à celles-ci. Mais Marx n'était pas seulement adepte du positivisme; il en était également un critique. Sa compréhension de la *Wissenschaft*, qu'il avait assimilée en étudiant Hegel pendant sa jeunesse, ne le quitta jamais. Marx insistait sur le fait que le vrai savoir émergeait de la compréhension de la logique interne des phénomènes observables empiriquement, plutôt que par les seules observations empiriques elles-mêmes, même quand elles étaient menées en utilisant les méthodes des sciences naturelles. C'était une réaffirmation supplémentaire de l'héritage intellectuel de Hegel et de l'idéalisme allemand et un rejet des conceptions positivistes de la connaissance.



Après la mort de Marx, Engels devint son principal interprète et, à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, les idées du marxisme se répandirent d'abord *via* les écrits d'Engels. Il existe de nombreuses études fracassantes pour déterminer à quel point Engels avait représenté les idées de Marx avec justesse. Les auteurs qui insistent sur les différences intellectuelles entre les deux hommes ont tendance à le faire en comparant le jeune Marx sous influence hégélienne des années 1840 et le Engels mûr et positiviste, quelque quarante ou cinquante ans plus tard. Même si ce sont pour ces deux hommes les périodes pendant lesquelles ils produisirent leurs réflexions les plus élaborées, une telle

comparaison minimise l'évolution intellectuelle de Marx lui-même après le milieu du siècle. Les tenants de l'interprétation opposée, dont l'intention est d'établir l'accord fondamental entre Marx et Engels, mettent en relief les passages positivistes dans les œuvres tardives de Marx, en omettant ou en minimisant son ambivalence à l'égard du positivisme<sup>39</sup>.

Il serait juste de dire qu'Engels fut toujours un positiviste. Dans la toute première lettre qu'il écrivit à Marx en octobre 1844, il décrivait la situation dans sa vallée natale de la Wupper, où il était revenu après son année à Manchester et sa visite à Marx à Paris. Il racontait comment son pays «n'a[vait] jamais fait, à tous égards, plus de progrès que durant les cinquante dernières années». Il louait le ton plus civilisé de la société, la progression de l'opposition politique au gouvernement prussien et notait : «L'industrie a fait des progrès inouïs, on a [...] défriché des forêts entières; par rapport au niveau culturel allemand, on serait maintenant plutôt au-dessus alors qu'il y a quatre ans on était largement en-dessous.» Le développement du prolétariat dans la vallée de la Wupper faisait partie de cette évolution progressiste. Si les ouvriers évoluaient «selon les mêmes lois que les prolétaires anglais», ils deviendraient vite communistes<sup>40</sup>. Le communisme comme issue logique du progrès de l'industrie et de la civilisation, advenant par étapes dans l'histoire, comme le montrent les lois naturelles : dans cette lettre le jeune Engels présente de la société une vision positiviste typique. La seule part du programme positiviste qui manque est le caractère normatif des sciences naturelles pour les autres formes de la compréhension humaine. Cela serait formulé explicitement quinze ans plus tard quand Engels lirait Darwin.

Le chemin d'Engels vers l'assimilation des idées de Darwin fut pavé par sa fascination de plus en plus grande pour les progrès de la science. Dans une lettre réellement dithyrambique du 14 juillet 1858, Engels informa Marx qu'«on n'a[vait] absolument aucune idée des progrès qui [avaient] été faits ces trente dernières années dans les sciences de la nature». À la fois «le développement gigantesque de la chimie organique» et l'amélioration de l'utilisation du microscope avaient «révolutionné toute la physiologie [...] Tout [ce qui vit] n'est que cellule.» La physique avait progressé tout aussi rapidement, en particulier la «corrélation des forces», la transformation de l'énergie cinétique en chaleur, la chaleur en lumière et l'électricité en magnétisme.

Engels comprenait correctement deux des courants majeurs de la science du XIX<sup>e</sup> siècle : la «doctrine de la cellule» (l'idée que les

organismes vivants sont composés de cellules) et l'étude physique des forces et de l'énergie; ces deux courants s'éloignant de la priorité donnée par Newton aux mécanismes des particules en mouvement. Dans la même lettre, Engels entreprend d'assimiler ces découvertes scientifiques aux idées philosophiques de Hegel : « La cellule, c'est l'être en soi de Hegel, et dans son développement, elle suit exactement le processus décrit par Hegel jusqu'à ce que finalement l'"Idée" naisse de ce développement, c'est-à-dire les organismes achevés respectifs. » Engels continuait : « Cela aurait réjoui le vieux Hegel » de connaître les nouveaux résultats de la physique, la transformation d'une sorte de force en une autre. Quant aux résultats de la physiologie comparative, « l'histoire hégélienne du saut qualitatif dans l'échelle quantitative est très bien montrée aussi<sup>41</sup> ».

Engels écrivit en 1865 au socialiste allemand darwinien et malthusien, Friedrich Albert Lange : « Je ne suis naturellement plus un hégélien, mais j'ai toujours un profond sentiment de respect et d'attachement pour ce vieux colosse. » Il concédait « des bêtises dans le détail de la philosophie de la nature » mais il soutenait que « la théorie scientifique moderne de l'interaction des forces naturelles [...] n'[était] pourtant ni plus ni moins qu'une formulation différente, ou plutôt la démonstration positive du développement de Hegel sur la Cause, l'Effet, l'Interaction, la Force, etc.<sup>42</sup> ». Engels assimilait Hegel au positivisme, en faisant des méthodes d'analyse intellectuelle de Hegel le résultat d'un examen des sciences naturelles. Bien que Marx ait parfois adopté des points de vue identiques, il était plus enclin à opposer les méthodes de Hegel à celles de positivistes.

Si Engels voyait la philosophie dialectique, d'une façon parfaitement positiviste, comme l'expression des sciences naturelles, il pouvait aussi renverser la procédure et rejeter les découvertes scientifiques quand elles ne correspondaient pas à ses vues philosophiques. Dénonçant la deuxième loi de la thermodynamique, il écrivit à Marx : « On ne saurait rien imaginer de plus sot. » L'idée d'une égalisation graduelle de la température ou, comme on le formulera plus tard, de l'entropie, conduisait à « un monde qui commence dans l'absurdité et finit dans l'absurdité ». Bien que la seconde loi soit vue comme « le fin du fin et l'accomplissement du matérialisme », elle conçoit un refroidissement progressif de l'univers. Un tel développement implique que « l'état de grande chaleur originelle, à partir duquel se produit le refroidissement, est naturellement tout à fait inexplicable, voire absurde, et suppose par conséquent l'existence d'un Dieu<sup>43</sup> ». Puisque pour Engels la philosophie comprenait l'athéisme et le matérialisme et qu'elle était fondée sur les sciences naturelles, une science

qui conduirait à remettre en question l'athéisme et le matérialisme n'aurait rien d'une science.

Si on imaginait la théorie philosophique et sociale du XIX<sup>e</sup> siècle, en particulier allemande, comme une longue ligne, à l'une des extrémités on trouverait les idées de Hegel (la position intellectuellement hégémonique de la philosophie et la méfiance à l'égard de la preuve empirique qui n'a pas été soumise à l'investigation philosophique ni à la critique) et à l'autre, les positivistes (la priorité donnée à la méthode et à la forme scientifiques de l'empirisme). Les théories de la maturité de Marx, dans la mesure où on peut les rassembler à partir de leur expression fragmentaire, pourraient se placer sur cette ligne environ à mi-chemin, bien que, à certaines occasions, Marx ait été beaucoup plus proche de l'extrémité positiviste, et, d'autres fois, de l'extrémité hégélienne. Marx, bien sûr, reformulait l'idéalisme de Hegel dans des termes matérialistes et remplaçait sa philosophie dialectique par une économie politique influencée par la philosophie. Engels, au contraire, était beaucoup plus loin du côté positiviste de la ligne. Malgré ses références à Hegel, la *Wissenschaft* qu'il proposait comme fondement du socialisme était tirée du modèle intellectuel des sciences naturelles dans son approche positiviste du XIX<sup>e</sup> siècle.